

*Isabelle Alexis*

*Tous à mes pieds*

ROMAN

*Albin Michel*



## *Prologue*

28 SEPTEMBRE 1973 : Naissance de Patricia à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). 3,200 kilos. Beau bébé plus ou moins désiré de deux parents plus ou moins heureux.

C'est à la maternité que les fées se penchent sur le berceau.

BONNE FÉE : Tu seras ravissante Patricia, agréable, sociable, tu ne seras que charme et gentillesse...

MÉCHANTE FÉE : Tu te feras bien avoir par les gens, Patricia... Tu tomberas plus d'une fois de ton piédestal, la déception tu vas connaître...

BONNE FÉE : Elle s'en remettra, elle aura toujours la force de passer à autre chose...

MÉCHANTE FÉE : Bien sûr, à quoi sert l'alcool sinon ?

BONNE FÉE : Tu seras très appréciée pour ta tolérance, ton altruisme, ta belle ouverture d'esprit...

MÉCHANTE FÉE : Une vraie girouette frivole et libertine !

BONNE FÉE : Tu aimeras ton indépendance Patricia, tu défendras farouchement ta liberté...

MÉCHANTE FÉE : Oui, tu risques de rester célibataire un bon bout de temps !

*Tous à mes pieds*

BONNE FÉE : Tu refuseras ordres et contraintes...

MÉCHANTE FÉE : Pauvres parents !

BONNE FÉE : Tu seras rapide, spontanée et franche...

MÉCHANTE FÉE : Oui, trop. La reine de la gaffe, on t'appellera...

BONNE FÉE : Tu passeras avec une facilité déconcertante d'une activité à une autre...

MÉCHANTE FÉE : Et d'une connerie à l'autre... Une vraie tornade ma chérie, qui emportera tout sur son passage...

*De nos jours...*

*Épisode n° 1 :*  
*Son passage chez Éric H. Inoubliable*

– Patricia, téléphone pour toi ! Éric Hermann ! lança Chloé.

Comme chaque fois qu'elle entendait ce nom, son cerveau lui envoya une décharge émotionnelle. Elle s'empara du combiné :

– Oui, Éric vous avez eu mon message ? Bon, il faut bien se mettre d'accord sur les émissions que vous voulez faire ? Uniquement littéraire, d'accord... Pas de talk-show ? Bon. Non, je suis d'accord mais, en général, les écrivains les demandent les talk-shows... Je comprends que vous n'en ayez pas besoin. Plutôt de la presse écrite, d'accord mais ça on l'a ! On l'a chaque année. On a toujours quelques journalistes aimables en interviews, sachant pertinemment que les critiques littéraires n'ont pas besoin de vous rencontrer pour vous fracasser... Enfin je veux dire, malheureusement ils ne sont pas tous fans ! Oui, je sais que vous savez... Et qu'est-ce que je voulais dire ? Oui les tête-à-tête en radio, une heure d'interview sur RTL, RMC, Europe 1, on accepte ça ? Hein ? Allez on accepte... Faut tout de même que les gens soient au courant de la sortie du livre ! Cela dit, Europe 1

## *Tous à mes pieds*

avec toutes les pubs qu'il va y avoir... O.K. peu d'émissions mais bien choisies... On est d'accord. Je vous embrasse Éric et je vous rappelle...

En général, il lui fallait de longues minutes pour se remettre de chaque coup de fil. Elle prenait un Tic-tac alors qu'elle avait déjà un chewing-gum dans la bouche, allumait une cigarette alors qu'une autre, sous ses yeux, se fumait toute seule dans le cendrier. Elle sortait une brosse à cheveux de son sac et en profitait pour tout faire tomber. Il fallait bien meubler en attendant que le rouge aux joues s'estompe, surtout devant les regards pernicieux de ses collègues. Son trouble n'échappait à personne.

– C'est bizarre qu'il n'aime pas la télé, mignon comme il est... Tu me diras c'est vrai qu'il n'en a pas vraiment besoin. T'as vu ses ventes ? Ça donne le vertige...

Chaque maison d'édition possède ses stars. Ses gros vendeurs. Force est de constater que c'est même le but de certaines maisons d'édition qui n'ont aucune raison (ils ont bien réfléchi) d'échapper au dieu Profit. Aux Éditions du Volcan où travaillait Patricia depuis cinq ans, il y avait trois écrivains, deux hommes et une femme qui, à eux trois, pouvaient nourrir toute la société plus une grande partie du Bangladesh, s'ils l'avaient voulu. Trois auteurs vedettes dont un, en plus, était sexy comme le diable. Fait suffisamment rare pour être signalé. Éric Hermann vendait tellement qu'il aurait pu aisément se passer d'une attachée de presse et qui plus est d'une attachée de presse amoureuse, mais ça... quand on est beau, viril et millionnaire en euros, il paraît qu'on peut s'attendre à de belles surprises avec les femmes. Or, aussi incroyable que cela paraisse, c'était « un

## *Tous à mes pieds*

cœur à prendre », selon le dernier reportage d'ouverture du *Paris-Match* que Patricia avait négocié avec Jérôme Béglié.

À quel moment les choses commencèrent-elles à dérapier ?

Pour Patricia, ses sentiments se précisèrent au fil des mails. C'est difficile à dire mais oui, les gens tombent amoureux devant leurs ordinateurs. Les mails, au début professionnels, ensuite plus personnels, pertinents, voire drôles, et puis carrément intimes. Attention pas d'allusions sexuelles, certainement pas. Pas de vulgarité, pas de faute de goût avec le petit-fils spirituel de Barbara Cartland. Non, simplement Patricia parlait d'elle, de sa famille, des ses aspirations professionnelles, quels livres elle aimait, pour quelles raisons, et pourquoi elle aimait tant les siens surtout, là elle touchait un point sensible. Ça l'intéressait, Éric, de savoir pourquoi ses livres plaisaient tant. Lui-même avait du mal à réaliser son succès. Il s'était mis à lui répondre. Régulièrement. Très régulièrement. Il lui parlait de sa belle maison, une magnifique propriété qu'il venait d'acquérir, de la forêt aux alentours, des écureuils qui venaient grignoter les noisettes qu'il avait laissées dans une petite écuëlle aux pieds des arbres... Patricia entraînait en pâmoison en l'imaginant avec ses petits écureuils et laissait tomber sa tête sur son clavier. Il était aussi intarissable sur la description du temps et, pourtant, Dieu sait si Patricia se fichait pas mal de la météo en temps normal, mais là, elle relisait cinquante fois de suite sa comparaison des nuages dans le ciel. C'est dur de décrire le temps, la plupart des auteurs font l'impasse sur ce sujet cher à Catherine Laborde, mais lui non. Il y arrivait fort bien...

Un mois plus tard, et après l'avoir accompagné plusieurs



## *Tous à mes pieds*

fois à la radio, elle en était certaine : Éric H. était en train de succomber à son charme. Il faut dire qu'elle en avait à revendre. Et quand il quittait Paris, les mails reprenaient de plus belle. Les petites notes de l'ordinateur annonçant un nouveau message s'apparentaient aux cloches du bonheur. Pour lui aussi très certainement. L'amour ne peut être que réciproque... n'est-ce pas ?

À force de lui décrire sa maison, la forêt, les écureuils, le coucher de soleil et les petits oiseaux, Patricia mourait d'envie de connaître ce coin de paradis, forcément. Elle se concentra pour lui faire part de sa requête. Comment annoncer à un bel homme dans la force de l'âge et de la manière la plus élégante qui soit qu'on a envie de venir passer un week-end chez lui ? Patricia tortilla ses mains au-dessus de son clavier. Du tact, ne pas trop l'aguicher, ça va lui faire peur. De toute façon, il est loin d'être bête, il a compris. Mais comment exprimer un désir, si intense soit-il, sans passer pour une grue qui fait le premier pas ? Il était si raffiné émotionnellement. À bien des reprises, Patricia avait entendu des écrivains dire à des jeunes gens avides de conseils en matière d'écriture : « Faites simple. Soyez le plus limpide possible. Pas de phrases de trois kilomètres. Évitez de vous prendre pour Proust. »

La première politesse de l'écrivain n'est ce pas d'être bref ! disait Anatole France, un type qui ne devait pas être pote avec Tolstoï...

Après une demi-heure de réflexion, elle pianota :

Aimerais bien connaître ta maison...

## *Tous à mes pieds*

Les points de suspension étaient très importants. C'était simple, ça! Et puis ça voulait dire ce que ça voulait dire. Voilà, c'était fait, il n'y avait plus qu'à attendre maintenant.

Oui attendre...

Oh, là, là... Mon Dieu faites que...

Les petites notes! un message!

Trop la trouille... Et si... Quoi?

Ce n'était pas une réponse d'Éric Hermann, non c'était un autre écrivain dont elle s'occupait qui lui demandait de lui faire parvenir le papier qu'il avait eu la semaine précédente dans *Le Point*. Un agrégé de philo qui avait écrit un essai sur le déclin intellectuel de la France. Qu'est-ce que ce vieux schnock, pas du tout sexy, pas du tout millionnaire, avec des poils qui lui sortaient du nez, venait l'emmerder pile à ce moment-là? Comment ce vieux philosophe avec son cou de dindon avait-il osé polluer son ordinateur alors qu'elle était en pleine correspondance avec Éric Hermann qui allait probablement l'inviter en week-end chez lui? Non mais ça ne va pas?

« Tu as bien un kiosque en bas de chez toi, pépère? » pensa-t-elle tout haut en cliquant nerveusement sur « Supprimer ». Le culot de ce type était insondable. Maintenant, il fallait se calmer. Attendre. Les deux petites notes ne tardèrent pas à se faire entendre. Ça y est, c'était Éric le Magnifique. Les choses redevenaient normales. Ouf.

Voudrais-tu venir? É. H.

Oh, là, là, et comment! Patricia eut une petite suée dans la nuque. Attention du tact.

## *Tous à mes pieds*

« Si je m'écoutais, je partirais maintenant. » Non pas ça. Effacer. Vite.

« Oui, aimerais beaucoup. » Non effacer le « beaucoup ».

Oui, aimerais bien.

C'était mieux, non ? Pas de précipitation. Dis donc, des mecs comme toi, j'en ai un paquet qui me courent au...

Non ce n'est pas vrai. Il n'y a pas d'homme comme toi, ça n'existe pas. Tu es unique et génial... « Oh moi, vous savez, je l'âââdore, je l'idolââââtre », déclarait Arielle Dombasle à propos de son amoureux.

Patricia était à peu près dans le même étââât.

Dur.

Le rendez-vous fut pris pour le week-end suivant. Patricia dut encore se calmer après avoir eu Éric au téléphone. Même pour l'informer des horaires de TGV, sa voix rauque était trop sexy. Elle passa une semaine totalement surexcitée et obligea Barbara, sa meilleure amie, à l'accompagner chez Étam, pour lui trouver une belle nuisette en vue de sa nuit de noces :

« Je t'en supplie Barbara, viens la choisir avec moi, mon pyjama en satin n'a plus d'élastique à la taille, je le perds dès que je fais un pas. Sinon je mets mon vieux jogging pour dormir mais il a un trou à l'entrejambe, c'est pas la classe du tout, tu vois ? Il faut que je m'achète une sublime chemise de nuit en soie, le truc le plus irrésistible possible... Viens avec moi, Barbouille, s'il te plaît... »

Barbara avait cédé, mais ce ne fut pas chez Étam, qu'elles trouvèrent « appel au péché » mais aux Nuits d'Élodie. Un

## *Tous à mes pieds*

déshabillé en soie dans les mauves, tellement scintillant, sensuel et moulant, que Patricia, si belle devant la glace, voulut repartir avec dans la rue, mais la vendeuse le lui déconseilla. Cent quatre-vingt-sept euros. Tant pis pour la banque. Ce n'est pas sa conseillère financière qui allait chez Éric Hermann ce week-end. Et ce n'était pas près de lui arriver à Miss-Je-sais-tout, Mademoiselle-mille-cinq-cents-euros-découvert-c'est-le-maximum-que-j'ai-pu-obtenir. Si elle se permettait une réflexion sur cette dépense, Patricia lui expliquerait. « Oui, oui Éric Hermann, l'écrivain, il m'a invitée. » Ça la ferait rêver un peu. C'est toujours bon d'aider les autres.

Cent quatre-vingt-sept euros de nuisette, plus les billets de train. Patricia fit sa réservation en première classe par téléphone. Cent trente-huit euros. C'était pratique ces réservations par téléphone. Bon, elle n'avait rien oublié ? Si, elle n'avait plus de cette jolie poudre qui lui faisait un teint de jeune fille nourrie aux soupes de légumes et à la Contrex. Un petit tour chez Marionnaud et ce fut réglé. Elle avait un chèque-cadeau de sept euros cinquante et donc elle en profita pour racheter poudre, fond de teint, rimmel, blush, bain moussant, gel antirides contour des yeux, et un parfum « So Pretty » de chez Cartier. Éric n'allait pas pouvoir résister, il était enivrant ce parfum. Elle avait bien fait. Trois cent quatre-vingt-deux euros, malgré le chèque-cadeau, tout de même ! Ça partait vite. Mais elles étaient gentilles, les filles chez Marionnaud, elles lui avaient donné plein de petits échantillons...

C'est fin prête et toute pimpante qu'elle arriva le samedi matin sur le quai de la gare de Lyon avec une heure d'avance

## *Tous à mes pieds*

et une valise comparable à celles de tous ces gens qui parlaient quinze jours au ski.

Elle monta dans le train en fredonnant « I'm a Woman in Love », la chanson de Barbra Streisand. Elle était sur un nuage. La terre semblait tourner dans le bon sens. Les gens qu'elle croisait avaient l'air très sympathiques, juste un peu excités à l'idée de se retrouver en haut des pistes enneigées. Tous avaient hâte que ce train arrive le plus vite possible en gare de Lyon-Perrache.

Installée à côté de la vitre, Patricia se remémora son dernier mail. Il datait de quarante-huit heures. Éric lui avait envoyé une photo de sa nouvelle voiture. Il venait d'acquérir une voiture décapotable de collection, avec laquelle il viendrait la chercher à la gare. Submergée de bonheur, Patricia avait répondu :

« Chéri, j'aimerais bien que tu me consultes avant d'acheter une nouvelle voiture ! » Elle avait signé : « Ta fiancée. »

Bon, c'était de l'humour mais elle espérait ne pas avoir commis de boulette. Elle, qui avait fait si attention à ne pas laisser percevoir ses sentiments, voilà que subitement elle y était allée franco et s'était trouvée très drôle. Elle avait appelé sa mère pour le lui raconter. C'était mignon, non ? Mais le comique de cette phrase avait totalement échappé à sa mère qui lui avait demandé pour qui elle se prenait et l'avait traitée de fofolle. Sa mère avait dû perdre la main en matière de séduction, sa réaction n'était pas très moderne. Éric n'avait pas répondu à ce mail qu'il avait certainement dû trouver très touchant, adorable. Assez ému, il n'avait pas trouvé les mots pour lui renvoyer la balle. Il allait certainement les trouver quand il la verrait en chair et en os...

## *Tous à mes pieds*

Dans deux heures, maintenant... Patricia tenta de somnoler un peu en écoutant « Les filles nées en 73 » de Vincent Delerm sur son I-pod. Elle s'abandonna à quelques rêves éveillés, le visage d'Éric lui parvenait assez clairement, et pas seulement son visage, toutes les images susceptibles de lui déclencher quelques endorphines dans le cerveau étaient les bienvenues...

Elle était descendue du train comme Marilyn dans *Certains l'aiment chaud*, vacillant un peu sur ses talons, mais Éric n'était pas sur le quai. Il l'attendait à l'extérieur, devant sa décapotable de collection. Le cœur de Patricia s'accéléra en le découvrant, assis sur le capot, en jean et blouson, chemise un peu ouverte... Décidément, elle avait beaucoup senti son cœur ces derniers temps. Désirer, c'est être en vie. Patricia ne s'était jamais sentie aussi vivante, aussi à l'aise dans son corps et tant mieux car il allait probablement lui servir dans pas longtemps... Éric s'empara de sa valise qu'il déposa dans le coffre après lui avoir fait deux bises. Patricia ouvrit la portière en déclarant : « Alors la voilà, notre nouvelle voiture ! » Mais comme pour le mail, Éric ne répondit rien. Il lui jeta juste un regard signifant qu'il n'avait rien à rétorquer à cette nouvelle provocation.

Dans la voiture, elle évita le one-woman show en répondant poliment à ses questions. Oui, elle avait fait bon voyage. Oui, c'était bien agréable ce début de printemps. À Paris, il faisait bon aussi. Elle était contente d'être là. Elle espérait bien voir les petits écureuils. Ils étaient descendus ce matin ? Ah super...

Vingt kilomètres plus loin, le portail s'ouvrit grâce à une

## *Tous à mes pieds*

télécommande qu'Éric avait à portée de la main. L'allée, les arbres, le bruit des roues qui crépitent sur les graviers, aucun détail n'échappait à Patricia quand elle découvrit LA maison. *The house*: un manoir de onze pièces sur deux étages, construit en 1935 et aujourd'hui presque entièrement recouvert de lierre sur la façade.

Patricia descendit de voiture pour faire le tour du propriétaire avec les yeux de Blanche Neige découvrant la baraque du prince Charmant. Il fallait tailler les haies dans l'allée et changer le mobilier dans le petit jardin derrière la maison : les chaises avaient l'air un peu vieilles et le parasol n'était pas génial mais elle se promit de ne rien dire avant qu'ils aient officialisé leur union.

Ce que Blanche Neige n'avait certainement pas prévu en arrivant, c'est la ribambelle de copains qui sortit de la maison pour venir saluer la princesse. Il y avait là : le meilleur ami d'Éric, un scénariste, le deuxième meilleur ami avec sa femme, la cousine d'Éric et encore un autre copain. La plupart étaient en caleçon et venaient de se lever. Ils résidaient là, eux aussi, pour le week-end ? Patricia fronça les sourcils en avisant la bande de joyeux drilles. Elle fut encore plus étonnée de voir Éric déposer sa valise dans une chambre au bout du couloir, à l'opposé de la sienne. Il démarrait bizarrement ce week-end romantique. Elle n'avait retenu aucun prénom des copains. Et lui l'avait présentée comme son attachée de presse et rien d'autre. « Quelle délicatesse, des chambres séparées... », pensa-t-elle, un peu inquiète. Elle ouvrit sa valise pour pendre dans l'armoire son beau déshabillé en soie mauve. Il ne fallait pas qu'il soit froissé. Puis elle descendit pour manger quelque chose et s'enquérir

## *Tous à mes pieds*

de l'emploi du temps, mais Éric était parti dans son bureau travailler avec son pote scénariste.

– Il travaille le week-end ? demanda-t-elle d'une petite voix à la cousine.

– Il travaille tout le temps, répondit la grande bringue en lui servant un verre de jus d'orange, il reste du gratin dauphinois, tu veux que je te le fasse réchauffer ?

– Non, merci...

Patricia partit explorer les pièces du rez-de-chaussée, le grand salon rustique, chaleureux, convivial. La belle cuisine confortable, chaleureuse aussi, conviviale encore. On pouvait reprendre les mêmes adjectifs pour toutes les pièces. Cette maison était super-belle. Il n'y avait rien à dire. Juste à répéter.

Éric travaillait avec son copain scénariste, la cousine s'éclipsa de son côté pour faire des courses au village, le reste de la bande monta au deuxième où il y avait, paraît-il, un home cinéma avec une bibliothèque entière de DVD. Ils proposèrent à Patricia de venir voir avec eux le dernier Woody Allen mais elle déclina. Elle continuait de penser que ce n'était pas comme ça qu'elle avait imaginé sa romance. Elle resta seule dans le salon. La maison était bien silencieuse tout à coup. Elle regarda l'écran plasma noir, face à elle sur le mur, et prit place dans un des canapés moelleux. Quiconque serait entré dans ce salon aurait découvert une héroïne de Jane Austen au regard désolé et aux mains sagement posées sur les genoux, prête à s'abonner à *Tricot facile*, histoire de se fabriquer un plaid pour ses futures et très longues soirées d'hiver.

À vrai dire, elle ne savait même pas comment s'allumait



## *Tous à mes pieds*

cette télé. Il y avait sept télécommandes sous la table basse. Qu'est-ce qui correspondait à quoi ? Mystère. Patricia préférait ne toucher à rien. Elle s'enfonça dans le canapé pour réfléchir. Elle aurait dû acheter ce magazine de sudokus au relais H à la gare. Dire qu'elle n'avait pris ni livre ni manuscrit avec elle. Ce n'était pas très malin, au lieu de ça, elle avait une pharmacie entière de produits de beauté et une valise pleine de vêtements sexy et raffinés. Allaient-ils servir à quelque chose ? Ici tout le monde était en short ou en pantalon de jogging. En proie à d'affreux doutes, elle décida de sortir dans le jardin observer les fleurs et écouter chanter les oiseaux. La botanique, en général, est relaxante. Oui, mais là, elle fut anxiogène. Patricia voulait connaître sa maison, eh bien, elle l'avait vue ! Il était temps de ficher le camp, de rentrer à Paris.

Elle s'empara de son sac pour y chercher son portable. Il fallait qu'elle envoie un texto à Barbara. Elle écrivit :

Big bugs sur love story. Présence copains. Pas même chambre que lui.

Parti s'enfermer dans bureau. Suis seule au monde. Consternation...

Quelques minutes plus tard, Barbara répondait :

On dirait du Souchon. Si bugs persistent, rentre.

Le reste de l'après-midi se déroula, on ne peut plus paisiblement... Patricia disait souvent qu'elle avait une vie inté-

## *Tous à mes pieds*

rieure très riche et qu'elle ne s'ennuyait jamais. Oui, mais il y avait des limites tout de même...

Vers vingt heures, Éric sortit de son bureau en s'étirant. Il fut étonné d'apprendre que Patricia n'était pas montée voir un film avec les autres.

– Qu'est-ce que tu as fait ? lui demanda-t-il.

– J'ai écouté les oiseaux, répondit-elle, un peu rouge.

– Toute la journée ?

– Ben oui...

– Ils sont où les autres ?

– Là, ils font un tournoi de ping-pong dans le jardin...

– Pourquoi tu ne vas pas avec eux ?

– Je ne sais pas jouer...

Il l'observa l'air de dire : « Qu'est-ce qu'il m'a pris d'inviter ce boulet ? »

– Bon, on va aller dîner, conclut-il en regardant sa montre.

Sur ce, tout le monde regagna sa chambre pour se préparer. Seule, Katia, la femme de son deuxième meilleur ami protesta un peu en déclarant qu'elle avait acheté un rôti de porc pour huit personnes mais Éric voulait sortir. Il fit quelques pas et se retourna pour déclarer à Katia qu'il était juif et que son rôti de porc elle pouvait se le carrer où... L'autre le coupa en grommelant qu'elle allait le rapporter chez elle, ça lui ferait la semaine et ajouta que dans ces cas-là il n'y avait rien pour le lendemain. Patricia comprit que la smala serait encore là le lendemain. Une autre bonne nouvelle...

Une fois pomponnée et habillée, un verre de vin à la main, les bugs et les doutes de l'après-midi commencèrent

## *Tous à mes pieds*

à se dissiper pour Patricia qui discutait dans la cuisine avec les amis. Et puis, au ralenti comme une apparition, elle vit Éric descendre l'escalier en boutonnant la manche droite d'une magnifique chemise blanche qu'il venait d'enfiler.

– Tout le monde est prêt ? demanda-t-il.

Il avait laissé le col de sa chemise un peu ouvert et Patricia déglutit en découvrant le haut de son torse. Il fallait vraiment qu'elle arrête de fondre comme ça au moindre de ses gestes ou mots. Ça devenait grotesque. Il s'approcha d'elle. Patricia présuma qu'il allait la complimenter sur l'élégance de sa tenue, mais sans la regarder, il lâcha :

– Tu ne sais pas où j'ai mis mon pull ?

La troupe arriva au restaurant du village vers vingt et une heures et le quatrième bug ne tarda pas à se pointer. Patricia prit place autour de la table, pensant être suivie de près par Éric mais, après avoir observé l'agencement de la table, il laissa passer François, son meilleur ami, d'abord et s'assit à côté de lui. Les autres s'installèrent au fur et à mesure. La conversation s'envola rapidement entre cette bande d'amis dont Patricia ne faisait décidément pas partie, elle commençait à le comprendre. Toute seule au bout de la table et comme personne ne lui demandait quoi que ce soit, elle sortit son portable sous la nappe et tapota :

Même pas assis à côté de moi au resto !! Ai dû choper le choléra sans m'en rendre compte.

Le dîner se déroula bien paisiblement aussi pour Patricia qui, en temps normal, monopolisait la parole à grands renforts de sancerre rouge. Ce soir-là, elle avait dû lâcher une

## *Tous à mes pieds*

dizaine de phrases à tout casser : « Oui, c'est délicieux », « Oui, je veux bien un peu d'eau, merci », « Oh elle est pétillante ! C'est la fête ! »

Le retour ne fut pas mal non plus. Éric, à l'arrière d'une voiture conduite par un des sujets de sa cour, laissa passer sa cousine entre lui et Patricia. Intérieurement, elle fit un petit bilan de cette journée et en conclut : Pour l'instant, on ne s'est même pas effleuré l'index !

C'était prometteur. De retour à la maison, Patricia observa tout ce petit monde dans la cuisine, occupé à se faire chauffer de l'eau pour la camomille ou le tilleul du soir. Elle préférait plutôt crever que de boire ça... Certains montèrent se coucher, d'autres optèrent pour un autre DVD dans la bibliothèque-home cinéma... Patricia resta dans la cuisine et jeta un œil dans le réfrigérateur. Il y avait là une belle bouteille de vodka, à laquelle elle aurait volontiers fait sa fête. Elle se retint. Éric s'était installé au piano dans le salon. Il jouait divinement bien, évidemment. Bon juste un petit verre, personne n'en saura rien. Elle s'installa à la table de la cuisine et se servit une bonne rasade d'alcool avant de vite ranger la bouteille. Les notes du piano s'arrêtèrent. La cuisine étant largement ouverte sur le salon, on y voyait tout ce qui s'y passait. Éric se leva et regarda Patricia. Il ouvrit quelques boutons de sa chemise et s'approcha d'elle. Enfin un moment d'intimité. Ils étaient seuls.

- Tu veux, commença-t-il de sa voix rauque...
- Quoi ? répondit-elle, palpitante.
- Tu veux que je fasse du feu dans la cheminée ?
- D'accord...

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Albin Michel*

DÈS LE PREMIER SOIR, 2006.

*Chez d'autres éditeurs*

TU PEUX GARDER UN SECRET, Plon, 2004.

TU VAS RIRE, MAIS JE TE QUITTE, Plon, 2005.